



# Le Moi qui disait

## Oui !

***Parce que l'on ne fait pas toujours ce que l'on veut...***

***Parce que l'on est souvent bercé par des « y'a qu'à..., faut qu'on... »***

Il était une fois, Yaka : Yaka le Faucon.

Il était issu d'une grande lignée de cette espèce et à ce titre, chaque membre de ce clan veillait à en être un digne représentant. Leurs ancêtres avaient inspiré et largement influencé la vie communautaire. Ils avaient défini les règles et arboré les conventions qui régulaient le quotidien et donnaient toute leur noblesse à ces rapaces.

Parmi ces règles de vie, il y avait les règles de conduite, les lois qui régissaient les droits et devoirs de chaque faucon et les règles de savoir-vivre. Ces dernières ne s'imposaient pas à tous mais relevaient plus d'une transmission. Pour ceux qui avaient eu le « privilège » comme Yaka, de naître au sein de l'aristocratie fauconnière, elles dictaient presque tout : comment se tenir, se comporter, ce qui se fait, ne se fait pas, ce qui se dit et ne se dit pas... Elles dictaient le rôle que chacun devait jouer au sein de la société, les pensées autorisées et celles interdites voire tabou... Elles dictaient même qui l'on devait aimer ou pas. Au fond, ces règles autorisaient l'appartenance à un clan... et interdisaient d'être soi !

Yaka, était un jeune faucon. Il avait toujours été un peu à part. Depuis tout petit il était joueur – d'autres le disaient rebel. Il aimait s'amuser à provoquer son entourage en bravant les conventions et quelques interdits, toujours avec une pointe d'espièglerie, ce qui donnait à ses actes une sorte de légèreté et, au final, générait plutôt un sourire que de la colère chez ses ascendants.

Toutefois, plus le temps passait et plus on lui faisait comprendre combien, pour être un « bon » faucon, il fallait rentrer dans les cases et dans le cadre : faire son devoir et être digne de sa lignée.

Et... plus le temps passait, plus il constatait l'aberration de ces principes.

À la fin de son adolescence, il était porté par un vrai besoin de reconnaissance. Toute son enfance, il l'avait passée à provoquer, à chercher les limites... et toute son enfance, il avait entendu les rires en face et les inquiétudes dans son dos. Ses aïeux s'inquiétaient de son devenir : "mais qu'allait-il devenir ?" - « Qu'allons-nous faire de lui ? » disaient ses parents pessimistes.

Plus il avançait en âge, plus il ressentait l'affreuse sensation de perdre l'amour de ses proches et plus il perdait son humour. En effet, sa différence le faisait sortir de la norme et donc, en quelque sorte, de sa lignée. Il commençait à se sentir exclu et, au nom de l'amour et par amour pour son « nom », il s'ingénia à respecter les règles, conventions et autres codes de bonne conduite.

Il devint exemplaire et même au-delà, il épatait les siens et même les autres, il faisait la fierté de sa famille et même de ses parents.

Oui... mais voilà ! S'il récoltait ainsi tous les signes de reconnaissance qu'il avait cherchés, s'il se sentait enfin aimé, s'il sentait qu'on était fier de la façon dont il portait son nom, il réalisait en fait qu'on ne l'aimait pas. Ce qu'on aimait, ce n'était pas lui mais le « rôle » qu'il jouait tel un acteur de théâtre, ou pire, tel un clown qui se grime pour dessiner un sourire sur un visage tellement triste.

Yaka était effectivement triste : on ne l'aimait pas pour ce qu'il était mais seulement pour la représentation qu'il donnait au quotidien.

Yaka était écoeuré : il passait ses journées à faire semblant et lui-même ne s'aimait plus.

Yaka était en colère : il enrageait de ces règles qui n'avaient d'autres sens que de tuer l'individu qu'il était. Il pestait d'avoir été bercé et berné par les mêmes personnes qui soit-disant l'aimaient. Il s'en voulait de s'être laissé piéger, d'avoir nié ce qu'il voulait pour lui et ce qu'il était au fond.

Il se sentait mal. Il avait mal. Il était mal.

Il étouffait. Il se sentait envahi par un poison qui asphyxiait tout son corps. Il sentait que ce poison pourrait devenir venin et blesser quelqu'un s'il ne trouvait pas un remède.

Il lui fallait trouver l'antidote sans pour autant devenir anti-dote et s'opposer ainsi à tout ce que sa lignée lui avait transmis.

Il avait besoin de respirer. Il prit son plus bel élan et s'envola. Il déploya largement ses ailes pour survoler le grand lac. Il respira à pleins poumons et laissa ses pensées vagabonder naturellement. Les voix qui avaient accompagné sa vie jusqu'alors résonnaient, les mots qui avaient bercé son parcours eux, raisonnaient : « Il faut que tu..., tu dois..., tu ne peux pas..., tu n'as pas le droit..., tu n'as qu'à..., il faut qu'on... ». Plus ces injonctions ronronnaient dans sa tête, tel un moteur qui aurait dû le faire avancer, plus il constatait qu'elles l'avaient plutôt ralenti, voire même fait régresser.

La colère qu'il portait trouvait enfin son sens et surtout semblait trouver une issue : elle avait un support. Il pouvait alors cracher son venin, non pas sur les personnes mais sur les croyances de sa lignée. Ces idées et préceptes qui, selon la tradition, faisaient la vertu de l'espèce, n'étaient, selon lui, que des repères, des guides, un cadre sécurisant qui ouvrait, au contraire, les portes d'une grande liberté créative : les portes de l'être-soi.

Quelle ineptie de penser que l'uniformisation a plus de valeur que l'affirmation de l'identité ! Ce qui fait la vertu d'une espèce c'est la richesse de chaque individu et non la richesse de ses codes. Yaka le savait, il le portait en lui.

Soudain, Yaka sentit ses poumons s'ouvrir pleinement. Il prit une grande inspiration et savoura chacune des particules d'air qui pénétrait dans son corps tel un sang nouveau. Il se retrouvait. Il reprenait contact avec sa nature profonde. Il faisait renaître cet enfant taquin qu'il fut autrefois : celui que l'on disait rebel n'était en fait qu'un enfant libre.

Plus léger que jamais, il volait toujours au-dessus du lac. Il avait cette douce sensation d'avoir pris de la hauteur et pourtant, lorsqu'il retrouva ses esprits, il n'avait jamais volé aussi près du sol... ou plutôt, de l'eau en l'occurrence ! Il volait en rase-motte ce qu'il n'avait jamais réussi à réaliser auparavant, par peur. Il se sentait tellement léger qu'il était maintenant évident qu'il pourrait assumer celui qu'il était et vivre ses aspirations. A ce moment-là, il comprit que le ciel et la terre étaient aussi siamois que ses rêves et la réalité. Il n'avait plus peur.

Yaka se posa sur la rive. Il ancrâ ses pieds dans le sol sableux et entendit en son for intérieur une voix qui criait : « OUI ». C'était son MOI qui disait OUI :

- « Oui, tu es différent de tous tes congénères et chacun l'est d'ailleurs.
  - Oui, tu es né dans une famille dont le nom résonne avec des principes.
  - Oui, tu es entouré de personnalités fortes, façonnées par un héritage et si certains considèrent ce dernier comme un privilège, un guide, toi, tu le vis comme un poids, une entrave, un étau.
  - Oui, c'est la réalité. Elle est ainsi. Ce sont des faits.
  - Et oui, tu en es conscient et tu as le droit, en toute conscience de t'en émanciper. Tu es libre d'être toi. Tu es riche de cette liberté. Tu es grand de cette prise de conscience. Tu es toi et tu aimes ce que tu es.
  - Oui, cela plaira - ou ne plaira pas.
  - Oui, tu gagneras l'amour des uns et perdras peut-être l'amour de quelques autres.
- C'est ainsi. »

Ce OUI intérieur, ce Moi-qui-dit-oui, c'est cela l'acceptation ; accepter la réalité pour ce qu'elle est : un ensemble de faits. L'accepter en conscience, de façon à ce qu'elle ne soit plus ni ce poison qui tue le Je, ni le Jeu qui dicte le Tu.

**Parce-qu'être soi,  
c'est écouter son cœur,  
trouver sa juste place  
et accepter que ce soit ainsi.**

Julie POTIER  
*Butterfly*  
*Déployez Vos Zèles*